

Prologue

En octobre 1981, un sous-marin soviétique s'échoua dans les eaux suédoises entourant la base navale de Karlskrona, et le ministre suédois des Affaires étrangères adressa à Moscou une protestation que l'on qualifia de « particulièrement énergique et sans précédent ». L'outrage fait à la Suède indigna tous les partis politiques du pays sans exception, et le chef de l'opposition déclara l'intrusion inadmissible.

Comme le sous-marin en question appartenait à la catégorie dite Whisky, on multiplia les plaisanteries sur le « Whisky on the rocks », mais certains Suédois ne les trouvèrent pas drôles. En particulier quand on détecta autour du submersible la présence d'uranium 238, matériau utilisé pour les torpilles à têtes nucléaires.

En novembre, plusieurs centaines de manifestants défilèrent devant l'ambassade soviétique à Stockholm, avec des pancartes comme : « Dors tranquille, Europe, les missiles russes te réveilleront. »

Malgré la vague d'indignation suscitée par l'incident, les Suédois ne tentèrent pas de s'emparer par la force du sous-marin et d'aucuns rappelèrent que la Finlande voisine, dernier pays à avoir affronté les Soviétiques les armes à la main, était quasiment devenue un satellite russe.

On comprendra que, chez nombre de Suédois, la colère fût tempérée par des considérations plus réalistes. Bientôt certains membres du gouvernement tournèrent un regard prudent vers le colosse russe, de l'autre côté de la Baltique, et exprimèrent leur volonté d'entretenir des relations de bon voisinage. Les nombreux étrangers qui se rendirent à Stockholm en décembre pour les cérémonies du prix Nobel ne manquèrent pas de remarquer cette attitude inquiète, qui fit l'objet de maints commentaires.

1

La maison des souffrances

C'était la fête des Mères et tous les regards se braquaient sur le Tchèque-en-bois. D'ordinaire, après trois heures de coups de gnôle et de demis pression, les habitués cessaient de cligner des yeux, de regarder dans le vide en soupirant, les traits crispés, pour se détendre enfin et s'aérer la glotte en bavardant. Mais comme c'était la fête des Mères et que la plupart d'entre eux détestaient au moins une mère (le Tchèque-en-bois avait *trois* ex-femmes et n'aimait pas particulièrement sa propre maman), les symptômes avaient persisté tard dans la soirée et on avait picolé de plus belle.

Ce qui n'était pas pour déplaire à Leery. En se suçotant les dents, il essayait le comptoir avec une lavette crasseuse et se félicitait d'être le patron de bar le plus roublard du secteur. Leery n'aurait jamais fermé le jour de la fête des Mères : il savait par expérience que c'était une de ces occasions spéciales où les éclopés mentaux de l'équipe de jour se beurreraient vraiment.

Le bar du vieux Leery, baptisé « la Maison des Souffrances » par les angoissés qui le fréquentaient, était presque entièrement occupé par un très long comptoir pouvant accueillir une soixantaine d'assoiffés pour peu

qu'ils se serrent un peu. C'était ce qu'ils faisaient un mercredi sur deux (jour de paye pour la troupe) et le vendredi qui suivait ce mercredi. Le reste du temps, ils étaient fauchés, ou presque, mais il y avait toujours un petit noyau d'une douzaine d'habitues de l'équipe de jour qui faisaient bouillir la marmite de Leery jusqu'à l'arrivée des *groupies* et autres civils.

L'établissement était aussi sombre qu'un bar de flics se doit de l'être (en dehors de leur service, les policiers ne tiennent pas trop à y voir clair) et possédait un juke-box, ce qui permettait aux clients de se tortiller, de se trémousser, de se bousculer et de s'écraser les pieds sur la minuscule piste de danse de l'arrière-salle. Outre cette piste – grande comme trois cercueils, disaient les flics –, il y avait dans la salle un billard où les policiers se faisaient régulièrement plumer par des arnaqueurs de passage.

Dans l'une et l'autre pièce, d'inévitables inscriptions faisaient savoir aux touristes égarés qu'ils s'étaient aventurés dans un repaire d'argousins.

L'indice le plus sûr de la nature de l'établissement était cependant la pancarte accrochée à la porte des toilettes des dames et destinée aux flicards qui poursuivaient les *groupies* avec trop d'ardeur quand la soirée s'avancait. DAMES SEULEMENT ! intimait l'inscription.

Le jour de la fête des Mères, avec tous ces poulets qui engloutissaient leur verre aussi vite qu'il les servait, Leery pouvait se permettre d'être magnanime et de faire beugler le juke-box à ses frais. Naturellement, il choisissait de la musique punk ou du rock braillard qui achevait d'abrutir les clients et les faisait boire plus encore.

À l'attitude du Tchèque-en-bois, on devinait qu'il était à nouveau plongé dans la lecture d'un éditorial anti-flic. Il grinçait des dents, grognait, déchirait sans s'en rendre compte la première page du *Los Angeles Times* qu'il tenait dans ses énormes pattes. Soudain, il frappa son large front slave d'une taloche assez forte pour faire tomber un homme de corpulence moyenne de son tabouret et rugit :

— Ça y est ! Elle a remis ça, cette conne !

Tout le monde savait de quelle conne il parlait – un des êtres que le Tchèque haïssait le plus au monde. Pourtant, sacrifiant au rituel, un pied-plat d'aspect fripé nommé Ronald – qui était à deux jours de la retraite et craignait tout ce qui aurait pu l'empêcher d'en profiter, depuis les accidents de la circulation jusqu'aux tremblements de terre – demanda :

— Qui ça ? Encore Rose Bird et les Suprêmes ?

Il n'y avait qu'une seule personne au monde que le Tchèque-en-bois détestait plus que Rose Bird, la présidente de la Cour suprême de Californie, c'était Jerry Brown, le gouverneur qui l'avait nommée. Comme Brown avait fait ses études chez les jésuites, les flics disaient de lui que c'était le cureton le plus cinglé depuis Raspoutine, le penchant pour la fesse en moins.

— Cette merde puante ! reprit le Tchèque. Cette espèce de saleté de putain de bon Dieu de...

Il s'étrangla dans sa bile et Ronald – qui, au seuil de la retraite, redoutait aussi les chutes de briques, les piqûres d'insecte infectées et les vieilles dames armées de ciseaux – tapa le Tchèque dans le dos pour l'aider à reprendre sa respiration.

— Tu t'aères trop la glotte, Tchèque. Vas-y mollo ! conseilla le Friqué.

Les dix flics et les trois groupies qui faisaient la fortune de Leery en ce jour de fête des Mères entreprirent de remonter le moral du Tchèque en composant de nouvelles inscriptions pour autocollant telles que : « Offrez une photo de Rose Bird en maillot à votre grand-père. »

Le Tchèque-en-bois arracha une bouteille de bière de la main de Leery, l'avalala et inspira profondément avec un bruit de soufflet de forge. Ronald le Friqué – qui, ces derniers temps, avait la frousse des chauffards en fuite et des conserves avariées – se faisait une idée toute personnelle de la magistrate vouée à l'ascèse et du cureton non moins puritain candidat au sénat des États-Unis.

— Tu sais le film dans lequel il y aurait le moins d'action ? demanda-t-il. Un porno avec Jerry Brown et Rose Bird.

— Elle... elle a..., commença le Tchèque. (Il rafla une autre canette sur le comptoir, en vida la moitié.) Tous les juges de la Cour suprême ont voté pour Corky mais pas Rose. Non, non. Elle a pondu vingt-deux pages pour exprimer son désaccord !

Tout le monde avait l'habitude d'entendre le « crieur municipal » lire le *Los Angeles Times* à voix haute et s'étouffer de rage ; tout le monde savait que Corky était un chien policier de l'aéroport, qui avait reniflé de la drogue dans une valise et se faisait maintenant tanner le cuir pour perquisition et saisie illégales, comme un flic à deux pattes.

— Écoutez ça, poursuivit le Tchèque. « Les voyageurs ne doivent pas se voir contraints, pour protéger

leur vie privée, d'utiliser une valise totalement hermétique ou d'autres procédés extravagants empêchant la libération de la moindre molécule de marijuana ! »

Après avoir mis le journal en lambeaux, le flic monstrueux s'écria :

— Ce clébard force les passeurs d'herbe à foutre leurs valises de luxe à la poubelle, et Rose Bird dit que c'est pas du jeu !

Le Fripé consulta sa montre, calcula que dans cinquante et une heures et trente minutes il serait à la retraite puis prit son pouls et pensa à l'hypertension, à l'anévrisme, à la crise cardiaque. Une des groupies, fille émaciée au large bassin qui, sur son tabouret, ressemblait à un plongeur de chasse d'eau, lança au patron du bar :

— Hé, Leery, le Tchèque a besoin d'un remontant. Il a dérouillé personne depuis... oh, deux, trois jours, facile.

— Hé, Tchèque, gloussa une autre groupie, paraît que comme poulet, tu casses rien, sauf du bougnoule...

La troisième, montrant une bonne connaissance de la composition ethnique du secteur de la Rampart Division, précisa :

— Nan, il cogne plus. Il remplace le tir à blanc par le tir aux Jaunes...

Et ainsi de suite. Les groupies étaient des habituées de chez Leery, comme de tous les bars de flics, de Chinatown à Hollywood. Quand les policiers étaient trop déprimés pour parler, elles se chargeaient des dialogues.

— Un double ! J'ai la gorge aussi parcheminée que les couilles de Jerry Brown, beugla une voix dans la pénombre enfumée.

C'était celle d'un des deux membres de l'inséparable tandem Hans et Ludwig, qui se tenait au comptoir, entouré par les trois groupies. Le Tchèque devint de plus mauvais poil encore en voyant que Hans et Ludwig retenaient l'attention générale en buvant à la même canette. Les filles, elles, trouvaient cela « très mignon ». Malgré l'obscurité, le Tchèque-en-bois distinguait nettement l'énorme langue humide de Ludwig léchant le goulot de la bouteille. Hans porta à son tour la canette à sa bouche sans même l'essuyer et but une rasade.

Le Tchèque mourait d'envie d'arracher la bouteille à ce semblant de flic décharné au cou en forme de nouille, et de la lui fourrer dans le gosier, mais il avait une trouille bleue de Ludwig. Le coéquipier de Hans, lui, n'était pas décharné, il était tout en muscles, et presque aussi grand que son partenaire. Ses yeux, qui ne ressemblaient en rien aux billes de loto clignotantes de Hans, brillaient d'une lueur jaune menaçante.

Le Tchèque-en-bois était le plus gros, le plus costaud et sans conteste le plus *mauvais* des flics de la division mais il y avait dans ces yeux quelque chose qui lui faisait ravalier sa colère. Ludwig avait un regard de tueur. Il pesait soixante-cinq kilos, était né à Hambourg, où il avait été élevé et ne comprenait pas un mot d'anglais. C'était un rottweiler, un bouvier allemand, le plus gros chien du corps K-9¹ de la police de Los Angeles.

Ludwig glissa sa grosse langue hideuse dans la bouteille que Hans lui tendait et une groupie décolorée,

1. Phonétiquement, K-9 se prononce, en anglais, comme *canine*, canin. (Toutes les notes sont du traducteur.)

dont les bourrelets de graisse saillaient comme des poignées au-dessus de la ceinture, s'extasia devant le tableau. Surtout quand Hans fourra à son tour sa langue dans le goulot.

Le Tchèque avait envie de vomir. La raison pour laquelle Hans et Ludwig se trouvaient au bar de chez Leery le jour de la fête des Mères s'appelait Dolly. Elle était assise à l'autre bout du comptoir, aussi loin que possible du tandem, et Hans souriait aux anges chaque fois qu'elle coulait un regard dans sa direction. Haute d'un mètre soixante-sept, Dolly était la plus petite de la nouvelle génération de femmes-flics entrées dans la police après intervention de la Commission sur l'égalité des chances en matière d'emploi. Elle se demandait ce qu'elle était venue faire à la Maison des Souffrances un pareil jour. La vie était déjà assez moche sans qu'on cherche à se torturer soi-même.

Comme pour achever de la déprimer, son coéquipier, Dilford, était venu s'asseoir à côté d'elle. Il ne pouvait pas aller se noircir autre part ? Finalement, Dilford l'écœurait encore plus que le maigrichon du K-9 et son chien dégoûtant. Depuis deux interminables mois, elle faisait équipe avec Dilford, qui ne cachait pas à quel point il méprisait ses collègues féminines, même après qu'elle lui eut sauvé la vie.

L'avait-il remerciée quand elle avait estourbi, avec sa matraque, le travelo cubain qui, vêtu d'une robe en lamé rouge et chaussé de hauts talons, n'en avait pas moins expédié son pied dans les balloches de Dilford ? Même pas. Pourtant il en était tombé par terre et s'était mis à hurler comme un chien en se tenant les valseuses. Mais il ne lui en était pas reconnaissant, il en était gêné,

et même vexé : une femme lui avait épargné d'avoir les castagnettes en morceaux. Quel gland !

Depuis l'histoire du travelo, Dildford et Dolly arbo-raient tous deux des faces de carême quand ils tra-vaillaient ensemble, chacun évitant soigneusement de regarder la mine de persécuté de l'autre. On les avait surnommés « les Chiens de Faïence ».

Soudain le Tchèque-en-bois vociféra : « Le con ! » Leery, surpris, renversa du bourbon et regarda triste-ment les trente-cinq *cents* de camelote, au moins, qui coulaient sur le comptoir. Cette fois le Tchèque en avait après un conseiller municipal qui, selon le journal, réclamait instamment que les policiers ne pratiquent plus la prise d'étranglement, qui comprime la carotide, et avait, ces dernières années, provoqué la mort de seize suspects, pour la plupart des Noirs.

L'affaire avait déjà pris de l'ampleur quand le direc-teur de la police de Los Angeles commit un faux pas en déclarant publiquement qu'il croyait savoir que « chez certains Noirs les veines et les artères ne s'ouvraient pas aussi rapidement que chez les personnes normales ». Normales ?

Les flics se gaussèrent de leur chef en parlant par exemple de leurs voitures-pie comme de « bagnoles noir-et-normal » et autres plaisanteries. Après le tollé prévisible, on jeta le bébé avec l'eau du bain : plus de prises d'étranglement.

— Qu'est-ce qu'il faut leur faire ? des chatouilles ? fulmina le Tchèque. Et si au lieu de leur faire une prise on leur coupait la gorge, hein ?

Tout le monde savait qu'il avait tort de s'exciter ainsi mais comme, à l'exception de Ludwig, tout le

monde était terrorisé par le monstre, personne ne tenta de le raisonner. Jusqu'au moment où entra dans le bar quelqu'un qui eut le culot de le faire. Une voix puissante de baryton lança :

— Alors on se met à flinguer les trouducus qui veulent du sport : on n'étrangle plus, on tue !

Le lendemain, il y avait un nouvel autocollant sur la vieille camionnette du Tchèque : ON N'ÉTRANGLE PLUS, ON TUE !

La personne ayant proposé le slogan qui avait immédiatement calmé le Tchèque s'approcha hardiment de lui. Elle mesurait plus de deux mètres, avait de larges épaules, un torse puissant et des jambes capables, disait-on, d'écraser une barrique de bière. Ex-punk qui n'était dans la police que depuis treize mois, elle portait un rouge à lèvres nouvelle vague dont un tampon Jex ne serait pas venu à bout, mais se teignait les cheveux avec des produits partant au lavage, pour ne pas donner d'attaque au lieutenant.

Elle posa une botte sur le repose-pieds du comptoir, se plaça derrière le monstre et se mit à lui masser résolument les tempes. Elle s'appelait Jane O'Malley. Trois jours après avoir passé son examen de policier, elle avait maté un routier agressif qui croyait pouvoir conduire son énorme bahut dans MacArthur Park, de l'autre côté de la flotte. Le routier pas sympa avait flanqué une volée au flic de la circulation qui s'y était opposé et Jane avait sauvé son collègue en portant un étranglement au chauffeur du camion.

Après cette histoire et après l'avoir vue soulever des haltères dans le vestiaire des hommes, le Tchèque-en-bois l'avait baptisée Jane Wayne et assurait depuis que

le Duke¹ aurait été fier d'elle. Jane aimait ce surnom autant que la prise d'étranglement, la musique des Talking Heads et les vêtements nouvelle vague. Elle portait, ce soir-là, des bas à reflets métalliques, une mini-jupe et des bottes montantes. Elle aimait donner à ses cheveux une teinte qui paraissait brune au regard inquisiteur du lieutenant mais qui virait au violet à la lumière du jour. Elle aimait tout cela mais sa passion numéro un, c'était le radada.

Quand il fut établi que Jane Wayne ne reculait jamais devant la violence et adorait la baise (seul le Tchèque était assez viril pour résister à un week-end avec elle), on la surnomma aussi Super-Nana. Et tandis que Jane Wayne, alias Super-Nana, s'échauffait en massant les énormes épaules du Tchèque et en lui murmurant des choses du genre : « Paraît qu'il y a eu un casse à la banque du sperme. Tu veux renflouer les coffres ? », ce qui émoustillait tous ceux qui n'étaient pas complètement biturés, Leery décida de rendre l'ambiance encore plus romantique.

Les œillades énamourées que le flic du K-9 faisait à Dolly n'avaient pas échappé à la vigilance du patron de bar. Toujours prêt à favoriser les tendres amourettes – qui se traduisaient inmanquablement par de nouvelles tournées –, Leery se pencha vers Dolly et susurra en lui versant son quatrième scotch à l'eau :

— Je crois que tu plais à Hans. Tu veux lui payer un verre ?

— Joue pas les marieuses, Leery, soupira la femme-flic. J'aimerais encore mieux me taper Ludwig.

1. Surnom de John Wayne.